

Recherches sociographiques



Madeleine GAUTHIER et Lucie MERCIER, *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale*

Henri Lustiger-Thaler

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057055ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057055ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lustiger-Thaler, H. (1996). Compte rendu de [Madeleine GAUTHIER et Lucie MERCIER, *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 361–362. <https://doi.org/10.7202/057055ar>

Madeleine GAUTHIER et Lucie MERCIER, *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 190 p.

Depuis des temps immémoriaux, nos sociétés comptent de très importantes populations de pauvres. Au cours de l'histoire, la pauvreté subie par chaque époque a adopté un visage culturel, social et économique particulier. À la fin du XIX^e siècle, la pauvreté se transmettait d'une génération à l'autre. Néanmoins, l'idée du progrès et du développement technologique sur les lieux de travail permettait d'entrevoir l'avènement d'une société nouvelle, même si elle se structurait inégalement du point de vue des classes sociales, des groupes d'âge et des sexes. Pour contrer «la destruction novatrice» du capitalisme industriel de la fin du XIX^e siècle, le mouvement syndical naissant offrait au travailleur et à sa famille l'espoir d'un salaire raisonnable et d'une vie décente. Il est désespérant aujourd'hui de voir que même ces modestes promesses ont tourné au vinaigre. La technologie fait maintenant concurrence au travail, et le mouvement ouvrier s'est révélé largement incapable de renverser cette tendance.

Le contexte culturel du type de pauvreté que nous connaissons actuellement, à la toute fin du XX^e siècle, est différent des contextes précédents. En fait, il est profondément troublant simplement parce que la promesse d'une vie «autre» demeure historiquement bien vivante dans notre mémoire collective culturelle et politique. L'utopie s'est transformée en «dystopie», et les plus désenchantés, ou les plus touchés, sont les jeunes. En Amérique du Nord, le chômage à long terme chez les jeunes a augmenté progressivement au cours des années 1970, 1980 et 1990. À cause des progrès technologiques, de la rationalisation des entreprises, du commerce international, de la baisse des salaires et de l'accroissement des familles monoparentales, on a vu croître la disparition des emplois en même temps que faiblissait la volonté politique de faire de l'État un redresseur des injustices sociales. En fait, nous vivons une transformation sociale si radicale que certains auteurs ont parlé d'un «avenir sans emplois» ou de la fin de la «société du travail». La «société de l'aide sociale» ou la «société à deux vitesses» a remplacé le scénario du plein emploi des démocraties libérales.

Si frappantes qu'elles soient, ces métaphores représentent malheureusement des explications inadéquates du symbole dévastateur de la pauvreté dans notre société. On ne peut que se demander ce que le spectre de cette pauvreté croissante chez les jeunes laisse augurer pour nous en tant que société. La pauvreté et le chômage qui prédominent chez les jeunes représentent-ils une confirmation brutale de la fin de l'innocence, de la fin de la promesse du progrès et de sa servante, l'opulence?

Si tel est le cas, les paramètres sociaux sont bien définis dans le livre publié récemment par Madeleine Gauthier et Lucie Mercier, *La pauvreté chez les jeunes : Précarité économique et fragilité sociale*. Les auteures décrivent l'ampleur de la pauvreté chez les jeunes du Québec. Elles montrent surtout que nous savons peu de choses sur la pauvreté dans ce groupe d'âge. Les instruments de recherche dont nous disposons ne sont tout simplement pas assez affinés. Par exemple, parce que la jeunesse représente une période transitoire, il est difficile d'évaluer si l'état de pauvreté est temporaire ou permanent, comme l'illustre fort bien le statut d'étudiant. Un autre problème vient de l'état des revenus réels, par opposition à des catégories de personnes se situant sous des seuils arbitraires de pauvreté. Il faut également signaler l'absence de données sur des sous-groupes, comme les jeunes réfugiés.

Néanmoins, en dépit des lacunes, certaines de ces données sont suffisamment claires pour être inquiétantes. Par exemple, en 1992, parmi toutes les familles dont le chef était âgé de

15 à 24 ans, 29,1% se situaient sous le seuil de la pauvreté. Les jeunes vivant seuls sont particulièrement vulnérables. De plus, ceux qui ont moins de 25 ans constituent 15,4% des prestataires de l'aide sociale, et ce pourcentage dépasse de loin leur poids démographique. Nous savons également que les jeunes femmes courent plus de risques d'être pauvres que les jeunes hommes. En fait, le chef de la plupart des familles monoparentales est une femme.

Comme le soutiennent Gauthier et Mercier, cette situation risque à long terme d'accroître encore davantage la polarisation de notre tissu social. Les deux auteures proposent des solutions comme l'accroissement des investissements dans la sociabilité afin de contrer l'absence d'emplois et l'isolement des jeunes qui en découle. Elles réclament la création d'emplois qui permettraient aux générations de travailler ensemble et de communiquer. Elles s'interrogent aussi sur le rôle de l'État. Elles lui conseillent surtout d'oublier ses revendications actuelles du plein emploi pour amorcer une réflexion avant-gardiste « sur les restructurations du monde du travail ». Comment, se demandent-elles, pouvons-nous réaménager les heures de travail, la vie sociale et un cycle de vie assurés jusqu'à maintenant par le travail rémunéré? À notre époque troublée, il s'agit là d'une réflexion valable qui survient au bon moment.

Nous devons remercier Madeleine Gauthier et Lucie Mercier de nous avoir donné un tableau succinct et novateur de la situation des jeunes pauvres au Québec. Le lecteur à la recherche d'un tel tableau ne sera pas déçu. Par contre, il s'agit d'une étude descriptive, et c'est ce qui explique ses faiblesses. L'analyse n'englobe pas une solide dimension culturelle. Les auteures ne se hasardent pas au-delà d'une mention de l'ouvrage pénétrant de Marc LESAGE, *Les vagabonds du rêve*. Par conséquent, nous apprenons très peu de choses sur les vrais jeunes et la vie qu'ils mènent. Par exemple, quelle place occupe leur culture par rapport à la pauvreté qu'ils connaissent et que Gauthier et Mercier décrivent de façon empirique? Cette culture peut-elle influencer de quelque façon sur les solutions mises de l'avant par les auteures? Les jeunes vivent-ils dans d'autres lieux qu'à l'intersection de la mondialisation, de la tradition et de la consommation? Dans ce cas, quelles pratiques adoptent-ils en louvoyant entre des lieux sociaux de plus en plus aux antipodes? Quelles bases communes et solidaires ont-ils établies pour eux-mêmes dans leurs habitats urbains et ruraux? Ces questions ne visent pas, de façon simpliste, à faire des jeunes des victimes ou des résistants, mais à amorcer un questionnement sur les éléments de leur vie quotidienne, sur *leurs activités au milieu de leur pauvreté*. C'est grâce à une connaissance essentielle de cet « autre portrait » que nous pourrions entrevoir si les solutions réclamées par Madelaine Gauthier et Lucie Mercier constituent une partie de la réponse, ou si elles ne sont qu'une autre manifestation de notre désarroi culturel de ne pas savoir qui sont réellement les jeunes pauvres.

Henri LUSTIGER-THALER

*School of Social Sciences and Human Services,
Ramapo College of New Jersey.*
